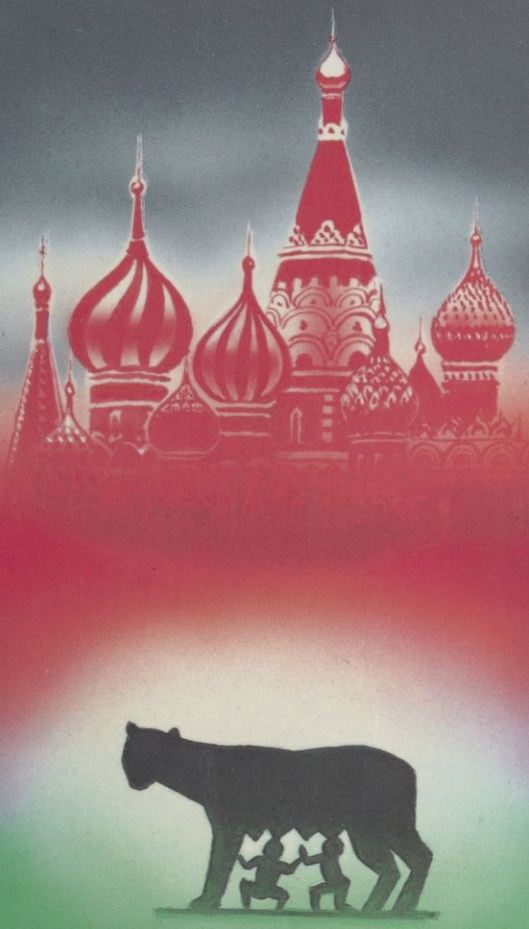
JEAN ANGLADE

LA COMBINAZIONE



ROMAN

JULLIARD

LA COMBINAZIONE

16. Y 3
52929

01-17-05-1988-12426

DU MÊME AUTEUR

Romans

Le Chien du Seigneur (Plon-Julliard).
L'Immeuble Taub (Gallimard). *Prix Populiste.*
Les Convoités (Gallimard).
Le Fils de Tibério Pulci (Laffont).
Le Péché d'écarlate (Laffont-Julliard). *Prix de l'Académie du Vernet. Prix Jean Cibié.*
La Foi et la Montagne (Laffont). *Prix des Libraires.*
La Garance (Laffont).
Des chiens vivants (Julliard).
Le Point de suspension (Gallimard). *Prix de l'humour noir Xavier Forneret.*
Une pomme oubliée (Julliard). *Prix Eugène Le Roy.*
Le Tilleul du soir (Julliard).
Un front de marbre (Julliard).
Le Voleur de coloquintes (Julliard).
Un temps pour lancer des pierres (Julliard). *Prix de la ville de Cannes.*
Le Tour du doigt (Julliard).
La Saga des Pitelet : Les Ventres jaunes. La Bonne Rosée. Les Permissions de mai. (Julliard).
Le Pays oublié (Hachette).
La Noël aux prunes (Julliard).
Les Bons Dieux (Julliard).
Avec flûte obligée (Julliard).
Les Mauvais Pauvres (Julliard).

Essais

Les Greffeurs d'orties (La Palatine).
Hervé Bazin (Gallimard).
Sidoine Apollinaire (Horvath).
Grands mystiques (Pierre Waleffe).
Solarama Auvergne (Solar).
Drailles et burons d'Auvergne (Le Chêne).
L'Auvergne que j'aime... (Sun).
La Vie quotidienne dans le Massif central au XIX^e^ siècle (Hachette). *Couronné par l'Académie française.*
La Vie quotidienne contemporaine en Italie (Hachette).
La Vie quotidienne des immigrés en France de 1919 à nos jours (Hachette).
Histoire de l'Auvergne (Hachette).
Les Grandes Heures de l'Auvergne (Librairie académique Perrin).
Clermont-Ferrand d'autrefois (Horvath).
L'Auvergne et le Massif central d'hier et de demain (Éditions Universitaires).

Divertissements

Riez pour nous ! (R. Morel). *Prix Scarron.*
Célébration de la chèvre (R. Morel).
Cent clés pour comprendre le feu (R. Morel).
Les Zigzags de Zacharie (Créer).
Jean Anglade raconte... (Le Cercle d'Or).
Les Singes de l'Europe (Julliard).
L'Auvergnat et son histoire, B.D. (Horvath).
Fables omnibus (Julliard).
Mes montagnes brûlées (A.C.E.).

Traductions de l'Italien

Le Prince, de Machiavel (Le Livre de Poche).
Le Décaméron, de Boccace (Le Livre de Poche).
Les *Fioretti* de saint François d'Assise (Le Livre de Poche).

Poésie

Chants de guerre et de paix (Le Sol Clair).

Film de télévision

Une pomme oubliée, réalisation de Jean-Paul Carrère.

5 96963

JEAN ANGLADE

823

LA COMBINAZIONE

Roman

JULLIARD
8, rue Garancière
PARIS



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© *Robert Laffont, 1959, sous le titre de :* Le Fils de Tiberio Pulci.
© Julliard, 1988, pour la présente édition.

ISBN 2-260-00544-6

Il y a deux sortes de bergers : ceux qui s'intéressent à la laine et ceux qui s'intéressent aux gigots ; mais aucun ne s'intéresse aux moutons.

J.-P. SARTRE.

I

Il était là et il n'était pas là. Pendant des heures, le nez collé à la vitre, il avait regardé courir cette terre inconnue. Puis il s'en était détaché, gorgé comme une sangsue, avec un vertige d'estomac. Vainement, il avait essayé de dormir, pas assez coutumier des voyages, de la houle des trains, du ferraillement des bifurcations. Et puis, il y avait eu les questions du commis d'architecte :

« Vous venez de loin ?

— Oui, de loin.

— D'au-delà des frontières ?

— Oui, d'au-delà des frontières.

— Peut-on savoir... ? »

Avec un air de mauvaise volonté aimable, il souriait sans répondre.

« Que pense-t-on de l'Italie... là-bas ?

— Les avis sont partagés.

— Vous étiez en vacances ou en mission ?

— Ni l'un ni l'autre.

— Je comprends : expatrié. Et à présent, vous rentrez au pays ?

— C'est quelque chose comme ça. »

Grosseto, la dernière station avant Rome, était passée. Il quitta sa place. A travers le couloir encombré, il se faufila jusqu'aux waters, que parfumait le paradichlorobenzène. Il se lava les mains, se peigna, mouilla ses cheveux noirs et les

tira en arrière. Dans son costume à fines rayures, avec le nœud dur et minuscule de sa cravate, il avait l'air d'un parfait Latin. Il se rappelait encore cette lettre, là-bas, qui le convoquait au ministère des Affaires étrangères. Un fonctionnaire à la face ronde et grave l'avait reçu :

« Voici un paquet que votre père vous envoie par la valise diplomatique. Il vous expliquera lui-même l'usage que vous devez en faire. »

C'était le costume à fines rayures. La valise diplomatique pour un costume ! Tout ce que faisait son père était mystérieux et compliqué.

Le train engloutissait du rail à longues lampées sonores. Porfirio sortit, regagna sa place, retrouva la face réprobatrice du commis d'architecte. Pour lui faire plaisir, Porfirio lâcha une précision :

« Je vais à Rome. »

On n'en était plus qu'à quelques minutes. Le convoi tressaillait sur chaque aiguillage. La tête du commis d'architecte était d'un roux foncé, comme un énorme tampon imbibé de teinture d'iode. Porfirio ajouta, en bredouillant un peu :

« Je veux dire que je ne vais pas plus loin... Au revoir... »

L'autre haussa les épaules et répondit :

« Bonjour. »

Pourquoi bonjour ? Par la suite, Porfirio eut l'occasion de comprendre sa bévue. Chaque fois qu'il disait au revoir, on le regardait avec surprise, car on n'avait aucune raison de supposer qu'on pût le revoir jamais ; et on lui répondait bonjour. La première chose à faire, naturellement, serait d'apprendre les usages de la langue. Quand il vivait là-bas, il n'avait guère eu l'occasion de dire au revoir en italien. Voilà donc qu'il en était déjà réduit à ce point : ignorer la différence entre au revoir et bonjour.

Dans le couloir, il passe la tête par une fenêtre ouverte, malgré l'interdiction quadrilingue. Il aimerait voir au loin apparaître la cité fabuleuse, avec ses tours, ses dômes, ses clochers, ses murailles, ses créneaux. Mais aujourd'hui, les villes n'ont plus ni commencement ni fin ; on y entre

progressivement, par degrés insensibles, comme on pénètre dans la nuit. La danse des aiguillages se précipite, *vivissimo*, finale de la symphonie. On traverse une banlieue de maisons enfumées, d'édifices de brique parallélipipédiques, pareils à d'immenses clapiers. On surprend les gens dans des besognes intimes : une femme bat un tapis, une autre se peigne en combinaison bleue, un homme se lave les pieds dans une bassine. Ils sont si bien habitués à ce paysage de voies où fleurissent les feux rouges et verts des sémaphores qu'ils ne prêtent plus aucune attention aux trains qui le traversent. Eux sont fixes, les voyageurs passent, et ne représentent rien d'autre qu'une catégorie spéciale de marchandise, comme le charbon, les voitures neuves, les bestiaux.

D'énormes panneaux publicitaires : *Mangez les pâtes X... Buvez le soda Y... Usez les pneus Z...* Et puis, des inscriptions manuscrites, au pinceau et au lait de chaux : *Vive Bartali... Vive Coppi...* Il sourit avec complaisance à cette pensée : l'opinion publique ici se divise en deux grands partis, les bartalistes et les coppistes.

On entre enfin sous l'immense marquise, où gronde un haut-parleur :

« *Roma !... Roma !... Stazione Termini !...* »

Les chariots à bagages plongent dans la cohue descendante. Une cohue montante progresse à contre-courant, s'entremêle à la première, arrive quelquefois à la refouler en un âpre mascaret. Au-dessus des têtes, surnagent comme des épaves des valises horizontales et des enfants ahuris. La vague des Méridionaux : Siciliens, Calabrais, Napolitains, se rue sur les voitures, sur les places toutes chaudes évacuées par les Nordiques. Ils savent qu'il n'y en aura pas pour tout le monde. C'est une situation constante en ce pays : de rien il n'y a assez pour tout le monde, sauf de misère. Le Christ et la Madone sont dans la ruée, blasphémés et piétinés.

C'est fait : le voici à Rome. Qui langue a, jusqu'à Rome va.

Il voudrait ralentir, contempler un moment cette gare neuve, toute en lignes droites, de verre et de béton : mais le

flot l'emporte aussi. Dehors, une autre foule : immobile, ouverte devant lui en deux masses compactes, comme la mer Rouge au passage des Juifs. Il y cherche un visage connu... Mille paires d'yeux se posent sur le sien, se détournent, indifférents. Pour lui, personne n'est là. *On* suppose sans doute que, ayant su parcourir tout seul deux mille cinq cents kilomètres pour arriver jusqu'ici, il saura également trouver tout seul la via Legnano. *On* a toujours aimé lui laisser prendre des responsabilités.

Il franchit donc la mer Rouge tout entière ; il avance, hésitant, au bord de cette grande place grouillante. Le poids de sa valise, remplie de vêtements russes, lui tire le bras comme une ancre. Des trolleybus parallèles attendent, rangés le long d'un trottoir. L'un d'eux passera peut-être près de la via Legnano ; mais comment le reconnaître ? A droite, une excavation énorme, d'où sortent des camions chargés de terre, bousiers prétentieux occupés à fouir une montagne.

Alors, un homme court et noir s'avance, touche d'un doigt le bord de sa casquette, chuchote :

« N'êtes-vous pas Porfirio Pulci ?

— Oui, monsieur.

— C'est l'honorable qui m'envoie. Je suis Brigucci.

— Ah ! Brigucci ! Tu es Brigucci !

— Oui, Excellence.

— Excellence ? Pourquoi m'appelles-tu Excellence ? »

L'autre rit de toutes ses dents.

« Je ne sais pas, Excellence. C'est l'habitude.

— L'habitude de quoi ?

— Des titres. Par exemple, quand je parle de votre père, je dis toujours : l'honorable.

— Moi, je ne suis rien du tout. Donc, pas d'Excellence.

— Donnez-moi la valise.

— Mais non ! Pourquoi... ? »

Mais Brigucci connaît ses devoirs. Une *carrozèlla* les emporte au petit trot à travers les rues fourmillantes.

« Comment va-t-on chez moi ?

— Bien, bien.

— Je suppose qu'on était très occupé puisqu'on n'a pu venir m'attendre à la gare.

— Oh ! monsieur Porfirio, on est toujours très occupé. Vous savez... la politique !... »

Il élève une main horizontale au-dessus de sa tête : ils sont dedans jusque-là. Brigucci est vêtu de sombre, foncé de poil et de peau, outrageusement sicilien, noir comme le crachat de la seiche. Avec sa cravate papillon et sa casquette grise, il a la mine d'un garçon de café au repos. Il accompagne chacune de ses approbations, même assis, d'un commencement de courbette. Il est du pays où, en guise de bonjour, on dit encore : *Bacio le mani :* je vous baise les mains. Il semble l'image même de l'humilité.

« Ainsi, tu es Brigucci ! Mon père m'a parlé plusieurs fois de toi. Mais je te croyais grand et fort ! »

Brigucci sourit encore :

« Je suis plus fort que vous ne croyez. Quand l'honorable m'a pris à son service, il m'a tenu le même raisonnement que vous. Alors, je lui ai fait une petite démonstration. Avez-vous un crayon ?

— Un crayon ? »

Il se fouille, en trouve un dans son portefeuille.

« Il a juste les dimensions, dit Brigucci. Regardez bien ! »

Il enfile le crayon entre trois doigts de sa main droite, l'index et l'annulaire dessous, le médius dessus. Cette main est hérissée de verrues innombrables et terrifiantes qui lui donnent un aspect pustuleux. Comme une patte de crapaud.

« Regardez bien ! » dit-il encore.

Puis, sans effort apparent, sans la moindre crispation, il ramène le médius au niveau des autres doigts, brisant en deux morceaux le crayon comme un spaghetti cru.

« Ça n'a l'air de rien ; mais vous essayerez vous-même. Je peux maintenant recommencer avec chacune des moitiés, ce qui est plus difficile encore. »

Où diable ce freluquet cache-t-il sa force ?

La *carrozzèlla* roule moelleusement sur ses jantes caoutchoutées. Les dossiers en sont recouverts d'une dentelle

blanche, comme ceux des wagons de première classe ; le reps des sièges a la rugosité des langues de chat.

« Il paraît, chuchote Porfirio, que tu portes toujours un revolver sur toi ?

— Dame ! Avec le métier que je fais ! Faut être pourvu ! »

L'honorable a déjà été victime d'un attentat, et il ne sort plus sans son garde du corps.

« Montre-le-moi.

— Oh, non ! Pas ici ! On pourrait nous voir.

— Qui ? Personne ne s'intéresse à nous.

— Lui... »

Il désigne l'échine du cocher.

« Lui ? Il nous tourne le dos.

— C'est bien pour vous faire plaisir. »

Il balaye l'espace autour de lui d'un regard soupçonneux, se tasse au fond de son siège, puis glisse la main droite sous sa veste, en direction de la poche de cœur, là où l'on place d'ordinaire le portefeuille avec les photographies de famille. Il la ressort remplie d'un objet noir et luisant, qu'il fait disparaître de nouveau.

« En somme, l'honorable et toi, vous êtes deux malins : lui choisit pour le protéger un homme haut comme trois sous de fromage ; toi, tu places ton arme dans la poche de cœur.

— Ça ne trompe personne, dit le Sicilien d'un air désabusé. Celui qui voudra descendre l'honorable commencera par se débarrasser de moi. Les secrets, ça se répand vite. »

Sur l'asphalte de la place du Peuple, les voitures ont laissé un sillage sombre qui contourne l'obélisque et qu'on suit comme une piste.

« Qu'est-ce que toute cette verdure ?

— Un jardin public. Nous l'appelons le Pincio. Nous allons bientôt arriver au Tibre, au pont Margherita. C'est joli, Rome, hein ? »

Fier de jouer au cicérone, Brigucci se lance dans des explications historiques hasardeuses :

« C'est par là que Mussolini est entré, en 21, quand ils ont fait la marche des Chemises Noires... Et puis, c'est là-

dessous qu'on a repêché l'autre... là... le... comment l'appelez-vous ?

— J'ignore qui tu veux dire.

— Mais si : ce communiste, ce socialiste... Matteotti... Il était décapité ; mais on l'a reconnu quand même. »

De l'autre côté du fleuve, c'est un quartier neuf. Pour voir le ciel, il faut lever la tête comme un avaleur de sabre. Entre les immeubles, des enfants se roulent sur des tas de gravier, se donnant l'illusion d'être à la mer.

« Vous savez, dit Brigucci en riant très fort, l'honorable n'habite pas loin du pape. Le Vatican est là, derrière, tout près... Faut dire aussi que le coin est tranquille. Guère de circulation. On a de l'air. Et puis, propre.

— Réflexion faite, je n'aime guère que tu appelles toujours mon père l'honorable. Tu sais d'où je viens ?

— De la gare.

— Mais avant, le sais-tu ? »

Brigucci ferme les yeux, pince les lèvres et secoue la tête énergiquement pour signifier qu'il est souverain maître de sa vue et de sa langue, qu'il sait n'avoir point d'oreilles quand il le faut, qu'il ne se mêle point des affaires d'autrui. Si ceux qui le payent veulent l'informer des choses, libre à eux ; mais lui ne demande jamais rien.

« Je viens de Moscou. Là-bas, j'ai vu Staline lui-même. Il organise des réceptions, on vient lui parler du fond de la Sibérie ; parfois, dans le Kremlin, il reçoit des milliers de personnes en même temps.

— Comme le pape ici !

— Eh bien ! j'ai entendu ces paysans, ces ouvriers qui le voyaient pour la première fois : ils lui parlaient familièrement, ils le tutoyaient et ils l'appelaient camarade. Camarade Staline.

— D'accord.

— Je m'étonne que toi, qui connais mon père depuis des années, tu continues à l'appeler l'honorable, et non le camarade Pulci.

— Il y en a qui disent le camarade Pulci, mais moi je dis l'honorable.

— Pourquoi ?

— Parce que moi, je ne fais pas de politique. Pour moi, l'honorable n'est pas un camarade : il est mon patron. Je dois lui marquer le respect. *Chi è sopra comanda, e chi è sotto si danna*[1].

— Il te paye pour que tu te fasses tuer à sa place !

— Est tué celui qui doit l'être. Celui que Dieu a désigné. »

Il lève vers le ciel une de ses mains verruqueuses.

« D'où es-tu ?

— De Lipari. Près de la Sicile. C'est là que Mussolini envoyait...

— Je sais. Qu'est-ce que les gens des îles pensaient de tous ces déportés ?

— Ils étaient contents. Ça faisait aller le commerce. Ils regrettent le temps de la déportation. »

Lorsque Porfirio recevait les instructions familiales, celles-ci revêtaient toujours un caractère impersonnel.

« Ton père et moi avons décidé... Ta mère et moi estimons qu'il est nécessaire... Je suis de l'avis de ton père lorsqu'il croit... Ta mère a raison d'affirmer... »

Tout se passait comme si chacune de leurs décisions avait été concertée hors de sa présence. Il imaginait que dans cette direction collective de la famille, conforme à la plus pure doctrine lénino-stalino-marxiste, le rôle de son père se trouvait prépondérant, même quand c'était Orsola qui servait de porte-parole. Toutefois, la plus grande harmonie régnait en apparence chez les Pulci. Le ménage se trouvait d'ailleurs fréquemment disloqué par les absences de Tibério : à tout moment, certain coin du monde avait un urgent besoin de lui. Il quittait donc sa femme et son fils, et courait au secours du monde. Une seule exception : en 1950, lorsqu'il était rentré en Italie, emmenant Orsola, et laissant à Moscou Porfirio afin qu'il y terminât ses études d'ingénieur

1. Qui est en haut commande, qui est en bas se damne.

qui devaient durer une année encore. Or, voici qu'au bout de dix mois arrive de la direction bicéphale l'ordre impérieux de les rejoindre à Rome : il y allait de leur intérêt à tous, sans parler d'intérêts supérieurs. La lettre, écrite de la main de Tibério, était dûment contresignée : Orsola.

« Voilà votre maison », dit Brigucci, en désignant un des immeubles, tout pareil aux autres.

Cependant, il ne donne aucune instruction au cocher, et la *carrozzèlla* poursuit son chemin.

« Eh bien ! Qu'est-ce que tu fais ? Où m'emmènes-tu ?

— Chut ! Ce sont les ordres ! Vous allez voir !... De toute manière, c'est moi qui porterai la valise. »

Quand ils ont roulé encore un peu, Brigucci se lève, la voiture se range le long du trottoir. Ils descendent et, évitant la ligne droite, ils reviennent vers l'immeuble précédemment dépassé.

« Est-ce qu'on a honte de me recevoir ? Que signifient ces détours ? Je ne rentre pas des galères ! »

Mais le Sicilien ne sait rien et ne veut rien savoir.

Dans le hall, Porfirio examine contre le mur les rangs de boîtes aux lettres. Aucune ne porte le nom de Pulci.

« L'honorable reçoit son courrier à la Chambre, et la signora chez le concierge. »

Ils montent deux étages. Aucune carte non plus sur la porte où ils sonnent : mais un judas de cuivre.

« Tu vois, dit Orsola, nous avons, ton père et moi, réussi pour toi ce miracle : nous trouver ensemble à la maison au milieu de la journée. »

Bien que ce fût l'après-midi, l'honorable se promenait encore en pyjama. Habitude qu'il avait rapportée de Russie. Porfirio ne s'en étonna point. Dans cet appartement de la banlieue romaine, il faisait presque aussi chaud en mai que sur une plage de la mer Noire en juillet.

De nouveau, Orsola serra son fils contre elle :

« Mon Dieu ! Tu as encore grandi ! Tu me dépasses presque de la tête !

— Tu seras, si tu persévères, le plus grand homme de

la famille ! » dit Tibério en lui assenant des claques dans le dos.

Sur sa chaise, Brigucci se frottait les mains d'émotion et de contentement. Orsola finit par pleurer un peu, la joue appuyée contre la poitrine de son fils, comme si elle l'avait ausculté.

« Voyez, voyez ces larmes bourgeoises ! dit Pulci.

— Mon grand garçon ! dit Orsola, le tenant à deux mains par les épaules et le regardant en clignant des yeux, comme un peintre regarde son ouvrage. Je suis fière de toi !

— Qu'est-ce que j'ai d'extraordinaire ?

— Tu es beau... Sauf ces lunettes, ces verres ronds : ici, ça ne se fait plus depuis Cavour.

— En Russie, on les porte encore comme ça.

— Je t'en achèterai d'autres.

— Pour ma fête ! »

Il éclata de rire, car il savait bien qu'aucun saint Porphyre ne figurait sur les calendriers. Son père avait choisi ce prénom — et il s'en vantait — pour deux motifs : d'abord, précisément, parce qu'il n'était point au calendrier et ne devait aucun hommage à l'Église ; ensuite parce que, en grec, *porphyre* signifie *rouge*.

« Ta fête, dit-elle, c'est aujourd'hui, puisque tu nous reviens. Alors, dès ce soir, quand tu seras couché — tu te coucheras de bonne heure, je pense, après un si long voyage —, j'apporterai tes lunettes chez un opticien que je connais ; et demain, à ton réveil, tu en auras une paire de neuves. »

Puis, sans aucune transition, comme une question qu'elle avait hâte de poser :

« Est-ce que tu me trouves vieillie ?

— Si peu !... Dix mois !... Et ton opération, en es-tu bien remise ?

— Je me sens plus légère, depuis qu'on m'a enlevé une livre de chair inutile. Un sein, à mon âge, qu'en ferais-je ?

— A moi, tu me parais toujours jeune. »

Il eut peur qu'elle ne le crût pas sincère et voulut donner une preuve de bonne foi :

« Je trouve seulement que tu as les yeux un peu rouges.

— C'est à cause de ces séances de nuit qu'ils multiplient à plaisir. J'attends ton père quelquefois, en étudiant, moi aussi.

— Est-ce que les jours ne sont pas assez longs ?

— La nuit, ils touchent des indemnités supplémentaires. Alors, tu comprends !... »

Tibério Pulci éclata de rire : car eux aussi, les communistes, bénéficiaient des indemnités supplémentaires, malgré une opposition de principe.

« Et moi, dit-il, ai-je changé ? »

Il avait dépassé la cinquantaine, étant né deux ans avant le siècle. Ses joues rondes, rasées de frais, étaient imbibées d'une barbe bleuâtre. Dents jaunies par le tabac, mais bien plantées. Haleine un peu forte, qu'il masquait en suçant des pastilles diverses, mais vigoureuses, plébéienne, évoquant les salles d'attente de troisième classe, l'atmosphère dense des bistrots du Transtévère, le suint collectif des meetings, le vestiaire des ouvriers. Cheveux taillés en brosse pour lutter contre une calvitie qui lui broutait le sommet du crâne. Chaque matin, il s'astreignait à une demi-heure de gymnastique ; mais la graisse venait quand même.

« Il me semble, dit Porfirio, que tu as pris du poids.

— Du poids ! Dans quel sens ? Mes collègues députés...

— Dans le sens arithmétique. La cuisine italienne doit te convenir mieux que la russe.

— Tu entends, Orsola ? Il y a trop de *pastasciutta* ici, et pas assez de *kacha !* »

On en vint aux choses graves.

« Expliquez-moi tous ces mystères, ce retour inattendu, ces détours... »

Pulci se tourna vers l'homme aux verrues et dit simplement :

« Brigucci, va-t'en, tu es de trop.

— Bien, honorable.

— Attends-moi dehors. Tu me conduiras à Montecitorio. »

Puis, il recommanda :

« Deux ou trois jours encore, Rome doit ignorer ta venue ici.

— Rome ? Qu'ai-je à voir avec Rome ? En quoi puis-je intéresser Rome ?

— Tu l'intéresses. Mets-toi bien ceci dans la tête : à partir de maintenant, tu deviens un homme public ; tu es Pulci junior. Je ne suis plus le proscrit famélique et traqué d'autrefois, obligé de courir sous des identités diverses de Suisse en France, de France en Russie, de Russie en Espagne. Pour moi, pour nous, le temps de la revanche est venu. A présent, je suis Tibério Pulci, député de la République Italienne, membre du bureau politique du Parti Communiste Italien, l'égal ou presque de Togliatti ; comme lui, un des hommes les plus importants, les plus détestés, les plus redoutés de ce pays. Et tout ce qui me concerne te concerne.

— Je ne vois pas pourquoi vous m'avez fait venir. Il me restait une seule année d'études avant le diplôme...

— Ne te soucie ni de tes études ni de ton diplôme. Nous avons des écoles ici. Et même si tu ne deviens pas ingénieur, il y aura toujours un emploi quelque part pour le fils de Tibério Pulci. »

Tout en s'expliquant, l'honorable avait entrepris de se dépouiller de son pyjama. Son torse pâle, gras, velu, fut une surprise dans cette vaste pièce meublée pour recevoir et impressionner les visiteurs ; le ventre débordait sur la ceinture du pantalon. Orsola apporta une chemise blanche qu'elle l'aida à enfiler. La tête sous la chemise, il recommença de parler :

« Voici donc ce qui se passe. Toute la presse — particulièrement la presse réactionnaire — s'intéresse à nos faits et gestes. Nous sommes environnés d'espions. Maintenant qu'approchent les élections législatives, cette chiennerie aboie de plus belle. Or, écoute ce qu'ils ont imaginé. Ils savent que j'ai un fils qui vit en Russie ; ils savent qu'Orsola et moi sommes seuls ici depuis un an. Alors, ils répandent le bruit que Staline te garde comme otage afin d'être assuré de ma dévotion. Que dis-tu de cette trouvaille ?

— Otage, moi ?

— A Moscou, as-tu jamais été l'objet de menaces, d'avertissements ? Staline t'a-t-il quelquefois fait convoquer ?

— Jamais.

— Voilà ce que tu devras proclamer partout ! Si je t'ai fait venir, c'est pour que ta présence ici inflige un démenti cinglant aux calomnies de cette clique.

— Ainsi, je devrai me faire ton agent de propagande ?

— A l'occasion. La peine pour toi ne sera pas grande : il te suffira de te montrer, de dire qui tu es. La meilleure propagande, tu la feras en te promenant par la ville. Librement. Seul. Sans aucune sorte de surveillance.

— Je comprends. Ces élections sont pour le mois prochain, n'est-ce pas ?

— Oui. Toutes les armes sont bonnes pour nos ennemis : il faut leur arracher celle-là. »

Un instant, l'honorable apparut en caleçon court. Puis, toujours assisté de la signora, il entra dans un pantalon gris.

« Tu comprends aussi ces feintes, ces ruses de Sioux, ces zigzags. Je voulais t'expliquer la situation avant ton retour. Afin que tu ne rates pas ton entrée.

— Avant mon retour ? Mais je suis déjà revenu !

— Officiellement, tu es encore en voyage. Tu n'arriveras à Rome que dans trois jours. Le temps pour moi de te préparer à fond et d'avertir la presse. Jusqu'à cette date, tout le monde doit ignorer ta présence à Rome. C'est pourquoi je te demande de ne pas sortir jusque-là : ta mère restera ici pour te tenir compagnie. Si tu tiens absolument, absolument à mettre le nez dehors, tu le feras la nuit, et en prenant toutes précautions pour ne pas être reconnu.

— Devrai-je donc repartir ?

— Tout sera organisé. Une voiture t'emmènera... voyons, quel jour sommes-nous ?

— Mardi.

— Bien. Dans la nuit de vendredi à samedi, une voiture t'emmènera jusqu'à Grosseto, en compagnie de ta valise et d'un billet de chemin de fer. Tu y attendras le train de Milan qui, au matin, te ramènera dans la capitale, où tout sera prêt

pour ton arrivée. Tu trouveras en gare des journalistes qui te feront subir un véritable examen, sur moi, sur l'U.R.S.S.

— Faudra-t-il répondre ?

— Parbleu !

— Et que devrai-je répondre ?

— La vérité. Toutefois, tu devras te tenir sur tes gardes, car chaque question contiendra un piège. Si tu veux bien, nous passerons donc ensemble une partie de ces trois jours à te préparer, afin que rien ne te prenne au dépourvu. Dès ce soir, nous commencerons. Pour l'instant, je dois courir à la Chambre, y prendre mon courrier, puis filer au journal. »

En face de la glace, il retroussa d'un doigt sa lèvre supérieure, comme un maquignon à un cheval.

« Bon, j'ai oublié de me laver les dents. Orsola ! Ma brosse ! Mon tube ! »

La signora accourut avec les ustensiles.

Porfirio avait avalé la pêche ; mais le noyau lui était resté dans le gosier : il le sentait qui refusait de descendre. La brosse de l'honorable faisait contre ses dents un bruissement sourd et frénétique.

« Est-ce que tu comptes me garder longtemps ici ?

— Ici ?

— En Italie.

— Tu viens d'arriver, et tu parles de repartir !

— C'est pour savoir... pour régler mon existence, mes projets.

— Ne te tracasse point pour tes projets : je m'en charge. Et je compte bien que tu ne repartiras plus, sauf pour quelque voyage de vacances. N'oublie pas une chose : tu es italien, et ta place est dans ton pays, puisqu'il a besoin de toi.

— Oh ! Besoin de moi !...

— Parfaitement ! Besoin de toi ! Et de moi ! Et de ta mère ! »

Tibério parlait, courbé sur la cuvette de l'évier, se contentant de tourner la tête vers lui, comme un nageur de crawl qui reprend son souffle. Tout à coup, il se redressa, lui fit face, les bras ouverts, la brosse dans la main droite, la bouche ourlée d'une écume rose, et sourit :

« Ton rôle à toi sera particulièrement noble et lumineux. Tiens, je veux faire une comparaison. Tu as entendu parler de cette faridondaine du Messie ?

— De cette quoi ?

— Le Christ... le Sauveur... envoyé par Dieu le Père pour racheter les hommes. Des balivernes auxquelles, ici, on croit en général dur comme fer. Bon. Eh bien ! Suppose que je te transforme en Messie !... Ne me regarde pas avec ces yeux ahuris ! Tu es mon fils unique... *unigenitus*... et je suis... Dieu le Père ! Et notre royaume n'est pas de ce monde. Je veux dire : n'est pas italien, puisque c'est l'U.R.S.S. ! Tu me suis ? Tu en viens... tu en descends pour racheter les malheureux Italiens et les amener à croire à ce nouveau paradis ! N'est-ce pas magnifique ? Que dis-tu de ça ? »

Il renversa la tête, rit à gorge déployée. Puis, désignant Orsola, assise, toute morne, au bord d'une chaise :

« Et ta mère, ajouta-t-il, c'est la Madone ! »

II

Peu de choses dans cet appartement petit-bourgeois montraient qu'on se trouvait chez un leader marxiste.

Le papier peint imitait la paille tressée : nostalgie d'inaccessibles huttes océaniennes ; les chevrons du parquet scintillaient sous la cire fraîche ; au mur, la reproduction d'un Carpaccio : *Le bureau de l'humaniste ;* sofa, tapis, cabaret à liqueurs. Seul le coin des livres était révélateur. Textes originaux de Plekhanoff, Lénine, Staline, Hegel, Marx, Engels, Blanqui, Proudhon, Guesde. Romanciers soviétiques : Gorki, Alexis Tolstoï, Ivanov, Babel, Lébédinsky, Svetlov, Gladkov, Ehrenbourg. Poètes officiels : Maïakovski, Selvinski, Bagritsky, Asséev. Dans l'édition Einaudi, les ouvrages de Cesare Pavese, Gramsci, Guido Dorso, Giaime Pintor. Sur la table de travail, un portrait. Porfirio crut que c'était le sien, mais il ne se reconnut pas. Cela représentait un visage jeune auréolé d'une vaste chevelure noire, les sourcils épais, le regard doux derrière des lorgnons à la Trotski, la bouche large.

« Qui est-ce ?

— Antonio Gramsci », dit Orsola.

Le grand homme, l'apôtre, le martyr, le saint. Tibério Pulci voulait chaque jour sous ses yeux l'approbation de ce visage.

« As-tu remarqué, dit Porfirio, comme il est dissymétrique ? »

Il en couvrit de la main chaque moitié successivement :

« A droite, le poète, l'intellectuel pur... A gauche, le tribun. Regarde, de ce côté, la dureté de la mâchoire. Deux hommes en un seul. C'est de la moitié gauche seulement que mon père doit s'inspirer. »

Par la fenêtre, on distinguait la colline rouge de Monte Mario, couverte de chantiers, hérissée d'antennes.

« Quel effet ça te fait-il de te savoir à Rome ?

— Suis-je réellement à Rome ? Je n'en ai pas l'impression. Je pourrais être n'importe où ailleurs. A Moscou, par exemple. »

Elle lui montra, de l'autre côté, la coupole de Saint-Pierre posée sur l'horizon congestionné comme une ventouse.

« C'est vrai, à Moscou, les églises n'ont pas cette forme. Et pourtant, quand nous sommes tout seuls, il me semble... il me semble que nous sommes retournés là-bas, toi et moi... que mon père est quelque part, dans le monde, loin de nous. C'est exactement comme jadis. Sauf...

— Sauf quoi ? »

Il regarda autour de lui avec quelque stupeur.

« Sauf que notre appartement a pris du large. Jadis nous n'avions que deux petites pièces, plus une cuisine avec tous les locataires de l'étage. T'en souviens-tu ? »

Elle soupira :

« Si je m'en souviens ! Mon Dieu ! Quelle servitude ! Que c'était compliqué, quand on tenait à se servir du gaz ! Ces primus qui sifflaient dans tous les coins, la cuisine parfumée au pétrole... Et pourtant, avec nos deux chambres, nous étions privilégiés ! Tiens : voici une chose qu'il vaudra mieux taire aux journalistes.

— Pourquoi ? Est-ce que tout le monde en Italie est logé aussi bien que vous ?

— Ici aussi, nous sommes des privilégiés, tu t'en rendras compte. Seulement, il n'est pas bon de reconnaître, devant des bourgeois, les insuffisances provisoires du socialisme.

— Espérons qu'on ne me posera pas la question.

— Pourquoi ? Si on te la pose ?

— Devrai-je mentir ?

— Tu n'entends rien à la propagande. Il te suffira de dire : je répondrai lorsque j'aurai pu constater l'état des choses en Italie. Fais de même pour tout ce qui peut t'embarrasser. »

Elle sourit, pour se faire pardonner, et allongea vers lui une main à travers la table. Il s'en empara, et la tapota entre les siennes, comme un petit animal farouche, quand elle voulut se retirer.

« Il faut que je m'occupe du ménage, dit Orsola. Tu sais que je n'ai pas de domestique. Sauf Brigucci, l'homme à tout faire. Mais c'est plutôt à ton père qu'il rend service.

— Tu as promis de t'occuper de moi, pendant ces trois jours.

— C'est pour toi précisément que je veux travailler. Nous avons l'air, comme ça, de deux amoureux qui se tiennent par la main. C'est ridicule ! »

Elle rit, et il fit une curieuse moue. Puis, soudain, il coucha la tête sur cette main maternelle qu'il n'avait pas lâchée, et se mit à parler russe :

« *Mamatchka*, pourquoi m'avez-vous fait venir ?

— Voilà que tu parles russe, maintenant ?

— J'ai cru que c'était parce que vous aviez besoin de me revoir, comme il est naturel à des parents qui n'ont plus revu leur fils depuis un an. Mais je vois bien qu'il s'agissait d'autre chose.

— Que vas-tu imaginer, dans ta sotte cervelle romantique ? Que vas-tu imaginer ? »

Elle comprenait le russe, mais éprouvait quelque peine à le parler. Aussi, répondait-elle en italien, et leur dialogue se poursuivit dans les deux langues.

« Vous m'avez fait venir, je le vois bien, seulement pour servir vos projets politiques. Mon père est resté une heure avec moi. Et c'était déjà trop. Il me parlait, pour gagner du temps, la tête sous sa chemise. On a besoin de lui là-bas, à la Chambre, au journal, au Parti. Et moi ? Est-ce que je n'avais pas besoin de lui ?... Un an que je ne vous avais plus vus... »

Sa voix s'étrangla, et il se mit à sangloter doucement. De sa main libre, Orsola lui caressait les cheveux.

« Ton père est comme ça, mon chéri. Moi-même, il ne m'a

jamais traitée autrement ; je sers ses projets politiques. Il ne faut pas lui en vouloir : c'est un homme d'action. Il ne vit que pour ses idées. Il veut faire le bonheur du peuple. Espérons qu'il fera aussi le nôtre.

— Je voudrais bien lui être utile, mais je ne sais si j'en serai capable...

— Ne te tracasse pas. Il suffit pour le satisfaire que tu sois là pour démontrer...

— Voilà : je ne suis pas son fils, je suis la démonstration ! »

Il resta appuyé sur le bras d'Orsola, reniflant ses dernières larmes, attendant des arguments qui ne venaient point. Son seul argument était ce bras consolateur : elle le sentait s'engourdir, devenir raide, froid, douloureux, mais elle se gardait bien de faire un mouvement.

« Et moi ? Crois-tu que ce soit également pour servir ma carrière que je t'ai appelé ? Crois-tu que tu ne me manquais pas ?... Mes convictions me sont venues tard. Mais, pour le garder, je n'avais que ce moyen : faire de la politique. S'il ne tenait qu'à moi, je ne chercherais pas à réformer le monde. Ma famille, ma maison me suffiraient, me procureraient mon plein de soucis et de joies, comme avant. »

Avant ?

En 1925, ses études de médecine achevées, Tibério Pulci s'était installé à Marzacotto, une bourgade apennine, à dix lieues au sud de Bologne. Dans le village, un autre médecin exerçait déjà, un vieil ivrogne qui avait perdu la confiance de la clientèle ; même les indigents, qui avaient droit à ses soins gratuits, préféraient descendre à Bologne se faire examiner. Pulci, cependant, peinait à vivre sur l'échine de ces populations misérables : quand les brebis sont maigres, la panse du berger reste plate. Il partait aux heures fraîches, chaque matin, sur sa motocyclette. Arrivé dans un hameau, il se dirigeait vers l'église et sonnait de la grosse cloche. On connaissait l'heure approximative de son passage, et la clientèle accourait. Si, dans les dix minutes qui suivaient la dernière vibration, aucun messager n'était apparu, Pulci